

PODCAST

Version texte de l'épisode
Saison 2 Épisode 11



*Dire « je »
en philosophie*

simoneetlesphilosophes.fr

SIMONE
et les philosophes



PODCAST

Version texte de l'épisode
Saison 2 Épisode 11



***Dire « je »
en philosophie***

simoneetlesphilosophes.fr

SIMONE
et les philosophes



On ne dit pas « je » en philosophie. On dit « on ». Ou mieux : « nous ». Ou mieux encore : on cite un philosophe célèbre. Ça donne un costume neutre à ses idées. L'intonation de celui qui a raison. L'allure d'une virilité universelle. L'éclat de celui qui sait.

En philosophie, comme on le répète toujours au lycée et à l'université, on ne dit pas « je ». Surtout pas de « je » dans les dissertations. Car la personne qui vous corrige ne s'intéresse pas à ce que vous pensez, mais à la façon dont vous savez parler de ceux qui font l'autorité de la pensée.

Alors, dire « je », ce n'est que témoigner de son médiocre point de vue particulier, de son opinion, donc de son ignorance. C'est ce *je-ci* qui doit être conquis et même guéri par l'universel de la philosophie. Il faut penser par soi-même bien sûr, mais sans faire référence à sa situation, son histoire, ses intérêts, ses désirs, ses souffrances, son genre. Penser par soi mais sans soi. Sans tout ce qui me rend la pensée nécessaire pour exister. En occultant ce qu'il reste de mes idées, lorsqu'on en a ôté l'influence des auteurs.

Pourtant, j'avoue. Si Simone et les philosophes existe, c'est pour défendre une pratique de la philosophie non patriarcale, comme pour retourner aux sources de *ce qui nous fait penser*. Ce qui nous fait penser, ce n'est pas d'abord le désir d'avoir raison. Mais le désir de comprendre à la première personne du singulier l'écart entre ce que je vis intimement et les discours dont j'hérite. Très loin des normes élitistes de la

domination intellectuelle, il y a quelque chose de vital dans la pensée.

Dans ce onzième épisode du podcast de Simone et les philosophes, je vais faire un pas de côté. Et essayer de dire « je ». Je vais essayer de formuler, à la première personne et de façon fragmentaire, la façon dont j'ai pris goût à la réflexion philosophique et ma stupéfaction face à son institutionnalisation patriarcale.

Comment l'activité la plus égalitaire qui soit - questionner et comprendre, indéfiniment - peut-elle être associée dans notre culture à quelques attributs sacrés du pouvoir intellectuel : comme une barbe, un ton assuré et un berceau rempli de livres ?

J'y étais entrée par la porte de derrière, une vieille porte en bois marbrée de rides s'adressant aux enfants vagabonds : *“Ici, on se réchauffe et on discute librement avec soi-même”*. Il ne m'en fallait pas plus. Sans cérémonie, mes pieds exploraient le carrelage ébréché d'une arrière-cuisine où s'étaient accumulés des parfums de plats et de gâteaux disparus. Des traces d'humanité. À la fenêtre, en enfonçant son nez dans la peau fraîche de la vitre, on pouvait éplucher ou inventer le réel, ses personnages et ses décors.

Je m'y abritais aussi souvent que possible, emplissant les grands tiroirs des souvenirs dont je ne voulais plus, et cuisinant les autres pour en tirer quelque chose. Sans livres, j'ai

fait comme tant d'autres : j'ai conversé avec les mésanges et les êtres invisibles qui voulaient bien de cette étrange cohabitation. J'ai réfléchi passionnément. Inutilement, dirait-on. Avec ce qu'il faut de folie pour refuser à la violence son dernier mot et nourrir la vie jusqu'à la moelle.

C'est dans l'atmosphère consolante de cette arrière-cuisine que je me figurerai le devenir de la philosophie. Comme pour me rapprocher de ce qu'il y a d'humain dans l'humain. La quête de beauté par-delà les brisures.

Bien plus tard, d'excellents professeurs me guideront dans une flamboyante salle des portraits. Je ne serai plus jamais seule dans ces jeux qu'on pratique sur les tables de la philosophie académique, où vous apprenez l'art de répéter, clarifier et faire discuter entre eux les arguments forgés par des messieurs, dans une dissertation naturellement organisée en trois parties conduisant d'une introduction à la conclusion. Chaque grand thème de la pensée comporte ses « passages obligés » - entendez par là les auteurs incontournables sur la question - qu'il faut relier habilement par des transitions rhétoriques. *Nous verrons que... Il nous apparaît que... Nous défendrons la thèse selon laquelle...* On ne déambule pas chez les philosophes sans se dévêtir de soi-même. Très vite, j'apprends à réfléchir en faisant croire que je ne pense pas. En jouant mon rôle. En disant « nous », comme il faut. En trois parties.

Vous pourriez y voir quelque chose de rébarbatif dans cette confiscation institutionnelle de la libre pensée. Mais l'exercice m'a paru amusant. Dès qu'on débarrasse le raisonnement de ses racines singulières, tout est possible. On invente des plans de dissertation moins attendus sur des questions plus étonnantes. Lévi-Strauss avoue dans ses *Tristes tropiques* avoir excellé dans l'art de construire en dix minutes une défense philosophiquement argumentée de la supériorité des autobus puis des tramways, conformément au modèle dialectique imposé. J'avoue m'être beaucoup divertie avec cet exercice pourtant reconnu comme austère. Entre amies et autour d'un verre ballon, une fois mis entre parenthèses notre besoin de penser, tout concept déroule sous nos mots l'espace d'une cour de récréation.

Mais pour ne rien vous cacher, je me suis laissée aveugler. Comme il suffit d'aiguiser son imagination pour repousser les limites de la réflexion philosophique, j'étais convaincue que n'importe quel être conscient pouvait pratiquer la philosophie. Il y a dans la possibilité de penser une égalité que je ne voyais nulle part ailleurs et qui nourrissait ma foi dans la liberté de chacune et chacun. En dépit de tout, il devait y avoir dans cette égalité des esprits une forme de justice originelle. Puisqu'aucun compte en banque n'a jamais produit la moindre bonne idée, l'effort de penser reste l'activité par

laquelle chaque être humain – quelle que soit sa condition – peut sculpter son existence dans la matière du monde.

Bien sûr, j'aurais pu percevoir qu'en philosophie, on ne peut pas être une modeste femme. À moins de se faire travailleuse de l'esprit d'un homme. Entrée en philosophie par la petite porte plutôt que par le berceau doré d'une bibliothèque parentale, j'en avais oublié ma clandestinité.

“ *J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute : au milieu des livres,* ” écrivait Sartre dans *Les mots*.

Il faut sans doute naître homme, dans une famille aisée et lettrée pour pouvoir dire « je » pense.

J'aurais pu percevoir que tous ces philosophes avaient dû expliquer rationnellement l'éviction des femmes de leur domaine. Et je n'ai rien vu. Parce que on m'y laissait malgré tout questionner le monde l'air de rien. Certes, je ne pouvais pas y dire « je ». Mais j'y étais le plus souvent dispensée de simuler une féminité qui m'ennuyait profondément. De simuler la bêtise qu'on attend des femmes parce qu'elle rassure les hommes. Le « nous » des philosophes m'offrait un déguisement pour séjourner incognito dans leur royaume. J'essayais en douce de retrouver mon arrière-cuisine dans des cryptes oubliées.

Tout ceci pour vous dire que l'impossibilité de dire « je » et l'impossibilité pour ce « je » d'être féminin ne me sauteront aux yeux que très tard. Vers 35 ans à peu près. Jusque là, je lisais un peu partout et sans prendre ombrage que j'étais naturellement dépourvue de raison. Que j'étais à jamais limitée par mon corps de femme, cause et symptôme de mon irrationalité. Je ne citerai que des hommes dans mes textes, mes cours, ma thèse, et même dans la première saison de ce podcast, malgré la thérapie anti-sexismes, je dirai « nous » en me cachant dans les barbes hautement rationnelles des philosophes, comme le veut l'idéologie académique.

Une exception étant accordée à Hannah Arendt à laquelle une de mes rares professeures intégrera dans son cours. Beaucoup plus tard, je découvrirai que lorsque Kant dit « nous », il signifie en réalité « moi et vous, les hommes blancs qui me lisez », ce « nous » qu'il dissocie du « beau sexe » comme je vous en parlais dans le troisième épisode de cette saison du podcast.

Comment pouvais-je me révolter contre ces conservateurs du patriarcat philosophique alors même que l'université m'apprenait à employer un « nous » qui m'opprime et m'exclut ? Aucun cours magistral ne m'a jamais permis d'explorer la question. Le sujet n'est pas assez problématique pour les philosophes qui pourtant méditent longuement les sujets connexes du langage, de l'identité, de la pensée, etc. Même chez les philosophes critiques qui déconstruisent la dimension culturelle des

pratiques de langage, la posture de surplomb s'impose. Ils ne voient pas que le « nous » qu'ils utilisent bâillonne tranquillement une bonne moitié de l'humanité.

Voici qui donne tort à ma confiance enfantine dans la nécessité et l'innocence de la pensée. Je découvre trop tard mon erreur. La mise en garde de Proudhon m'aurait été d'un grand secours si j'en avais eu connaissance. La qualité de son esprit critique lui permettait de voir dans la femme philosophe « la pire espèce d'affranchie » - ce sont ses mots. Chez la femme qui prétend penser, « la vertu prend le caractère de l'autorité ». Pour Kant, la pensée est aussi inappropriée à la femme que ne l'est une barbe. Pour Proudhon, une femme qui pense est « une poule qui chante le coq ».

Je regrette tant que les textes de nos hommes philosophes sur la question ne soient pas enseignés dans nos universités. En les lisant, les femmes s'alerteraient les unes les autres et se confessaient discrètement leurs dévergondages métaphysiques. Elles comprendraient pourquoi l'usage du « nous » les rend « trop scolaires », alors même qu'il donne du poids aux propos des virils collègues. Elles déconstruiraient les simulacres de barbe et les collerettes de coq qu'on leur demande d'enfiler. Elles déshabilleraient ce costume étriqué de l'universel philosophique pour reconquérir ce « je » qu'on leur demande de taire. Elles se risqueraient à nourrir ouvertement ce que Catherine Malabou appelle le « devenir

lesbien de la pensée », ce moment où *je* me mets en quête des autres femmes qui ont pensé en cherchant à dire « je ».

Voici pourquoi je suis convaincue que l'esprit critique qui définit la philosophie est nécessairement féministe. Parce que c'est en s'efforçant de penser en disant « je » que s'estompe la violence du « nous ». Parce que c'est dans l'intimité de nos arrières-cuisines imaginaires que les idées singulières peuvent avoir lieu.

Je remercie vivement Geoffroy Montel qui s'occupe avec soin de la masterisation du podcast et Macha Gharibian pour la musique que vous entendez !